



Autour de la sodomie et des chambres à gaz

Paul Lucas

Toute passion recèle une part de mensonge.

Balzac

Une plaisanterie

Quand j'étais gamin, j'ai longtemps cru que les Juifs avaient été assassinés par le feu (c'est-à-dire brûlés vifs) pendant la Deuxième Guerre mondiale. J'imaginai ces pauvres bougres à la queue leu leu, devant une pièce qui devait ressembler à un immense four à pain, et dans laquelle ils étaient poussés les uns après les autres par les méchants nazis. Je trouvais ça horrible évidemment, mais à l'époque je rigolais quand j'entendais la blague suivante :

- Tu connais la différence entre un Juif et une pizza ?
- Non.
- T'as déjà vu une pizza gueuler quand on la met au four !

Ce n'est pas dans les manuels d'histoire, mais grâce à Jean-Marie Le Pen que j'ai appris l'existence des chambres à gaz et l'inanité de cette blague : les Juifs ne pouvaient pas gueuler en rentrant dans le four... puisqu'ils étaient déjà morts.

Scènes de la vie conjugale (1)

C'est le soir, et un jeune couple regarde la télé.

- Tu la trouves comment Monica Bellucci ? demande la jeune femme.
- C'est une bonne actrice, répond le jeune homme.
- C'est pas ce que je te demande.

Il sait exactement ce qu'elle lui demande :

- Tu me demandes quoi ?
- Si tu la trouves belle.
- Ouais... c'est une belle femme.

- T'aimerais coucher avec elle ?
- Pourquoi tu me poses cette question ?
- Parce que j'en ai envie.

Elle le regarde avec un doux sourire :

- Alors ?
- Non, je n'ai pas envie de coucher avec elle.
- Pourquoi, tu la trouves moche ?
- Non, mais je suis amoureux de toi et je suis fidèle.
- Alors, imagine qu'on ne soit plus ensemble...
- Si on n'était plus ensemble, dit-il, je ferais tout pour te reconquérir.
- Alors, imagine qu'on ne se soit pas connu...
- Oui ?
- Est-ce que t'aurais eu envie de coucher avec elle ?
- Je ne sais pas.
- Comment ça, tu sais pas ?
- Je sais pas, c'est tout ! (Agacé, il enchaîne avec un sourire mauvais :) C'est

une question de circonstances...

Il la sent se redresser à côté de lui :

- Tu la baiserais bien, c'est ça ?
- Tu m'emmerdes !

Il n'en faut pas plus ; la jeune femme bondit et court vers la penderie. En moins d'une minute elle a enfilé un string, une minijupe et des talons. Ne l'ayant encore jamais vu habillée de la sorte, le jeune homme demande, admiratif mais vaguement inquiet :

- Qu'est-ce que tu fais ?
- Je t'emmerde !

Il s'interpose alors qu'elle se dirige vers la porte :

- Tu vas où ?
- Laisse-moi passer !
- Dis-moi juste où tu vas.

Elle prend son temps et une voix douce pour répondre :

– Je vais te montrer que moi aussi, si je veux, je peux me faire baiser par le premier connard venu !

Confiante et résolue, elle fixe le jeune homme droit dans les yeux pour bien mesurer son effet, puis hausse le ton :

– Laisse-moi passer !

– Non !

Le premier coup de griffes manque lui crever un oeil, et il a du mal à la retenir. Il n'a encore jamais fait usage de la force pour s'opposer à elle, et pendant un moment (jusqu'à ce qu'il prenne la première gifle en fait), il se demande si elle est sérieuse ou pas, à ruer, cracher et crier comme ça. Ensuite, et seulement ensuite, il ne cherche plus à comprendre et joue à merveille son rôle d'amant passionné – un rôle que tant d'autres ont déjà joué avant lui, et dont l'éternelle répétition constitue une inépuisable manne pour les conteurs d'histoires (dont je suis) et les amoureux en mal de sensations fortes : il commence à démolir tous les objets de peu de valeur qui lui tombent sous la main, et après trois bols, six tasses, quatre verres, une chaise et cinq assiettes brisés, elle commence à se calmer. Pour finir, elle attrape une bouteille de vodka, et il la laisse biberonner jusqu'à ce qu'elle pleure, s'excuse et vomisse. Ensuite, il l'aide à s'allonger, se couche à côté d'elle et la serre dans ses bras.

Autour des chambres à gaz (1)

L'ampleur et la violence de la guerre menée à l'Est à partir de l'été 1941 furent sans commune mesure avec les campagnes précédentes de l'armée allemande. En quelques semaines, l'armée soviétique fut mise en déroute et, tout en se battant sur un front allant de la mer Noire à la mer Baltique, les Allemands avancèrent de deux mille à trois mille kilomètres en territoire ennemi. Ça reste à ce jour la plus grande offensive terrestre jamais menée, et c'est dans ce contexte que débuta l'extermination des Juifs d'Europe.

Ce gigantesque massacre se déroula selon trois axes.

Il y eut, pour commencer, l'assassinat systématique de tous les Juifs capturés dans les territoires nouvellement conquis. Les tueries se faisaient essentiellement à coup de fusil, et il n'était pas rare, à l'issue d'une journée, que les soldats se retrouvent avec l'uniforme maculé de cervelle et de sang. Lors d'une inspection dans les territoires occupés, Himmler assista à l'une de ces innombrables fusillades : il reçut une éclaboussure et manqua s'évanouir. Afin de limiter, chez les assassins, les dégâts psychologiques induits par de telles méthodes, les nazis perfectionnèrent un

procédé déjà utilisé à grande échelle contre les déficients mentaux : les chambres à gaz. Dans un premier temps, il s'agissait de camions, dont l'arrière, aménagé de façon hermétique, pouvait recevoir quelques dizaines d'individus.

Il y eut ensuite la mise en place des camps de Chelmno, Sobibor, Belzec et Treblinka, destinés essentiellement à la liquidation des Juifs polonais. À l'exception de Chelmno (qui fonctionna jusqu'au bout avec des camions à gaz), ces camps étaient dotés de chambres à gaz fixes. Bien entendu, tout ne se passa pas de manière aussi *propre* que prévu. Le problème ne résidait plus dans les opérations de mise à mort mais dans l'élimination des cadavres que les fosses communes disposées autour du camp ne pouvaient plus absorber. Ainsi, des dizaines de milliers de corps en décomposition furent déterrés par des prisonniers spécialement affectés à cette tâche et transportés sur d'immenses bûchers (qui pendant plusieurs semaines illuminèrent les environs et y répandirent une odeur de viande brûlée). Par la suite, les cadavres ne furent plus enterrés mais directement incinérés, et les cendres furent grossièrement enfouies et dispersées alentour.

Pour ce qui est du troisième axe, le fameux camp d'Auschwitz, j'en parlerai plus longuement dans un prochain chapitre.

Scènes de la vie conjugale (2)

À la télé, une jeune femme répond aux questions du présentateur – un jeune homme à la voix haut perchée qui semble toujours sur le point de mordre :

– Oui, la célébrité m'a toujours attirée, comme vous, comme toutes les personnes assises autour de cette table...

– Il y a tout de même différentes sortes de célébrité, dit le présentateur. Vos parents sont-ils fiers de vous ?

– Je ne leur ai pas vraiment laissé le choix.

– En somme, vous êtes un peu comme les prostituées, à la différence près que les prostitués font ça pour l'argent et pas pour la gloire.

– C'est pas tout à fait ça, mais si ça vous plait de le penser...

– Je le pense !

– Et j'ai beaucoup de respect pour les prostituées...

– Moi aussi, moi aussi, balbutie le présentateur.

Devant la télé, un jeune couple assis en petite tenue sur le canapé. Le jeune homme mange une part de pizza et la jeune femme fume une cigarette.

– Et elle, tu la connais ?

Le ton inquisiteur de la question ne surprend pas le jeune homme. Quinze jours plus tôt, la jeune femme l'a surpris en train de se branler devant un film porno. Sur le moment il s'est senti très con. Comment osait-il se branler sur le cul d'une inconnue alors que sa femme chérie dormait paisiblement dans la pièce à côté ? Il ne sut quoi répondre, et il dut supplier longtemps, et même pleurer un peu, avant de pouvoir à nouveau la serrer dans ses bras. Depuis, elle repousse toutes ses avances, et dès qu'il s'approche trop dans le lit, elle lui conseille d'aller se branler. Une seule fois, elle leva la jambe et dit : « Vas-y, si tu veux te vider les couilles ! » Il n'osa pas.

– Non, je la connais pas, dit-il.

– C'est pourtant une actrice connue, rétorque la jeune femme. T'es sûr que tu t'es jamais branlé en la regardant sucer des bites ?

Le jeune homme ne répond pas. Il regrette seulement de ne pas s'être vidé les couilles l'autre nuit.

À la télé, la jeune actrice dit :

– *Je trouve votre question malsaine.*

– *Je fais mon travail de journaliste, dit le présentateur.*

– Il lui a posé quoi comme question ? demande le jeune homme.

– T'avais qu'à écouter !

– *Je n'ai pas envie de répondre à cette question, dit l'actrice.*

– Tu trouves pas que c'est un peu cher payé ? demande le jeune homme.

– Quoi donc ?

– De me faire la gueule depuis deux semaines pour une branlette.

– Je ne fais pas la gueule, j'ai pas envie que tu me touches, c'est différent.

À la télé, la jeune actrice dit :

– *Est-ce que je vous demande, moi, si c'est à cause de votre père que vous êtes devenu pédé ?*

– Et moi, j'ai envie de te toucher, dit le jeune homme.

– Tais-toi !

– *Pourquoi vous dites ça, intervient un invité, vous êtes homophobe ?*

– Et je te connais assez, dit le jeune homme, pour savoir que toi aussi t'as envie que je te touche...

– T'es vraiment qu'un pauvre type, sourit la jeune femme.

– Je suis un pauvre type avec qui tu as accepté de vivre, et que tu suppliais il y a encore quelques semaines de ne jamais te quitter.

– C'est bien ce que je disais...

– Quoi ?

– T'es vraiment un pauvre type !

Et elle se met à rire devant le regard ahuri du jeune homme.

C'est bien connu, les femmes aiment parfois qu'on leur force un peu la main – c'est du moins ce que pense le jeune homme lorsqu'il attrape la jeune femme et glisse la main dans sa culotte :

– T'es toute mouillée !

La jeune femme se débat, mais rigole toujours :

– Et après ?

– Et après ! Ça veut dire que t'es toute excitée !

– C'est mon problème.

– C'est pas un problème, dit-il en essayant de l'embrasser.

Elle se dégage :

– Lâche-moi !

Le jeune homme sourit et porte les doigts à son nez :

– Tu veux pas que je te lèche ?

La jeune femme ne répond rien et part aux toilettes.

Lorsqu'elle revient, au bout de cinq minutes, elle allume une cigarette et dit :

– C'est bon, je peux regarder la télé tranquillement ?

Le jeune homme ne répond rien.

À la télé, le présentateur questionne un nouvel invité. Il s'agit cette fois d'un militaire américain fraîchement revenu d'Irak. Dans le livre qu'il vient d'écrire, il raconte ses douze années passées dans l'armée américaine et sa participation à plusieurs massacres de civils irakiens.

– Les passages les plus troublants de votre récit, dit le présentateur, sont ceux où vous vous décrivez comme un assassin et un mercenaire...

– Durant ma carrière, dit l'invité, j'ai effectivement tué plusieurs dizaines de personnes.

– T'es sûr que tu veux pas que je te lèche ? demande le jeune homme.

– *Seulement, continue l'invité, je ne suis pas né comme ça... Je veux dire que je ne suis pas né avec cette mentalité de tueur, c'est le corps d'infanterie des Marines qui a fait de moi un tueur, mais aussi un mercenaire au service des grands trusts américains...*

Dans un premier temps, la jeune femme ne répond rien et sourit (« *C'est incroyable ce que vous dites !* » dit le présentateur), puis :

– Si je te laisse me lécher, t'en voudras forcément plus...

– Toi aussi !

– C'est pas sûr... D'ailleurs tu m'emmerdes et j'ai sommeil.

Elle se lève.

– Je t'aime, dit le jeune homme en lui attrapant le tee-shirt.

– Lâche-moi !

Et elle se dégage tout à fait.

Le jeune homme reste interdit pendant quelques secondes (« *Qu'en pensez-vous mademoiselle ?* » demande le présentateur, en s'adressant à la jeune actrice), et finit par rejoindre la jeune femme dans la chambre.

– Je suis prêt à mourir pour toi ! dit-il.

– Je sais... Et je m'en fous.

– T'es vraiment une garce.

La jeune femme s'allonge sous la couette pendant que le jeune homme se déshabille.

– Je bande, dit-il. Tu regardes pas ma queue ? (Puis, foutu pour foutu, il ajoute :) D'habitude t'aimes bien la regarder...

– Pauvre con !

Et elle se tourne vers le mur tandis qu'il se glisse sous la couette.

Avant de raconter la suite, et afin d'éviter toute accusation d'apologie ou de complaisance, je tiens à préciser que les gestes que va accomplir le jeune homme tombent sous le coup de la loi, et qu'étant moi-même une personne infiniment respectueuse de la loi, je me permets de les condamner avant même de les décrire.

Tout d'abord, il caresse l'épaule et le bras de la jeune femme, qui se laisse faire un moment, malgré quelques ruades et grognements. Il aime la sentir ainsi, sachant pertinemment qu'il joue avec le feu ; elle lui rappelle la chatte qu'ils ont adoptée deux ans plus tôt, lorsqu'elle fait ses griffes sur la moquette et qu'il lui caresse le ventre, acceptant l'hommage de la tendresse de plus ou moins bon cœur, mais prête à mordre

et à bondir en cas de caresses trop appuyées ; il lui est alors dangereux d'approcher son visage et de faire un bisou sur le ventre tout chaud de l'animal, de la même manière qu'il est très risqué de tenter une approche directe sous le tee-shirt ou la culotte de la jeune femme ; elle a le coup de coude et la morsure faciles.

Lorsqu'il glisse pour la première fois la main sur son flanc, elle se dégage aussitôt :

– Va te branler sur Internet !

Le jeune homme ne renonce pas :

– C'est toi que j'aime et c'est avec toi que je veux faire l'amour.

Elle ne répond rien et ne bouge pas.

Il se colle derrière elle :

– C'est toi la femme de ma vie...

Comme l'autre fois, elle lève la jambe et dit :

– Vas-y si tu veux te vider les couilles !

– OK !

– Non !

Mais il a déjà la main dans sa culotte.

La suite ressemble moins à une bagarre qu'à un chahut ponctué de rires et de cris : « Lâche-moi ! – T'es trempée. – Fous-moi la paix ! – Non ! – Connard !... », mais aussi de pleurs, lorsque le jeune homme parvient à immobiliser la jeune femme sur le ventre, et à suffisamment baisser sa culotte pour la pénétrer.

Rudolf Hoss, sa vie, son œuvre

Sans Rudolf Hoss, l'État d'Israël n'aurait sans doute jamais existé (ou en tout cas, pas tel qu'on le connaît aujourd'hui). Lorsqu'il arrive à Auschwitz, en mai 1940, il n'y a rien d'autre que quelques bâtiments délabrés et des marais alentour ; l'endroit est triste, humide et brumeux ; il a alors quarante ans et une carrière bien remplie derrière lui : En 1916, il s'engage dans l'armée allemande lors d'une fugue et part combattre les Anglais en Irak et en Palestine. Il se distingue suffisamment pour être rapidement promu sous-officier et choisit, après l'armistice, de rentrer en Allemagne par ses propres moyens plutôt que d'être fait prisonnier. Le détachement qu'il commande mettra ainsi trois mois à traverser la Turquie et toute l'Europe jusqu'en Allemagne, réquisitionnant ou pillant la nourriture pour eux et leurs chevaux tout au

long de leur route, et livrant de durs combats si nécessaire. Il intègre ensuite une des nombreuses factions nationalistes qui pullulent dans ce gigantesque merdier qu'est devenue l'Allemagne d'après-guerre, et qui combattent pêle-mêle les communistes et les puissances d'occupation alliées. Arrêté, puis condamné pour sa participation à un assassinat, il écope de dix ans de prison, en fait six, et part s'installer à la campagne. Membre du parti national-socialiste depuis 1922, mais agacé par leur propagande grossière, il rompt tout contact avec ses anciens camarades et rejoint une communauté dont les membres, *conscients de leur race*, poursuivent le même objectif que lui : la colonisation des campagnes et la création de fermes collectives (sur le modèle des premiers kibboutzim israéliens) capables de nourrir et d'assurer une existence saine à une ou plusieurs familles. Pendant plusieurs années, il mène une existence conforme à ce dont il rêvait en prison : il travaille dur, se marie, a trois enfants. En 1934, Himmler *himself* l'invite à rejoindre les SS ; l'offre est tentante, il hésite, se tâte, et finit par accepter. Il passera les six années suivantes à prendre du grade dans les tous nouveaux camps de concentration allemands, avant d'arriver dans ce trou perdu au fin fond de la Pologne, et d'entreprendre avec quelques hommes la construction de ce qui allait devenir le symbole des atrocités nazies.

Dans ses mémoires, écrits durant les mois qui précèdent son jugement et sa condamnation à mort, en 1947, il fait part de ses deux principaux regrets : le premier est d'avoir accepté l'offre d'Himmler, et d'avoir ainsi à être jugé par un tribunal dont il connaît d'avance (et accepte) le verdict, le second est de ne pas s'être supprimé avec sa femme et ses enfants après la défaite.

Post-scriptum : l'expression *conscient de leur race* est également tirée de ses mémoires.

Post-coïtum

Après l'amour, le jeune homme veut prendre la jeune femme dans ses bras, mais elle ne le laisse pas faire. Il retourne devant la télé sans trop savoir s'il doit avoir honte ou pas. Légalement, il vient de commettre un crime. Jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il la pénètre en tout cas, elle a dit *non*, et il l'a clairement forcée en lui maintenant les mains dans le dos. Face à un juge, il peut prendre dix à quinze ans pour un tel geste. Et pourtant il a l'impression de ne pas avoir fauté tant que ça. Il pense même qu'il s'agit d'une faute mineure, dans le sens où elle ne devrait pas, dans ce cas précis,

mériter un tel châtement. La jeune femme était trempée après tout (« Je suis toujours trempée ! Tu devrais le savoir ! »), et il n'avait eu aucun mal à la pénétrer (« Comme dans du beurre ! »). Vers la fin, alors qu'il lui avait relâché les mains, il l'avait même surprise en train de se caresser le clitoris (« T'en qu'à faire, autant en profiter... »). Les phrases entre parenthèses sont extraites du dialogue qu'ils eurent quelques jours plus tard à propos de cet incident, et à la suite duquel tout était reparti comme avant, c'est-à-dire plutôt bien que mal.

Autour des chambres à gaz (2)

Au fond, ce que l'historiographie occidentale reproche à Hitler, mais jamais de manière explicite, c'est de s'être comporté en Europe de la même manière que les Européens en Afrique, c'est-à-dire d'avoir procédé au pillage de pays entiers après avoir asservi ou massacré les autochtones, en somme de s'être comporté comme un vulgaire colonisateur sur le sol même d'un continent qui, comme chacun sait, fut le berceau de la civilisation.

Dès le début de la guerre, l'esclavage fut remis au goût du jour : les prisonniers, quels qu'ils soient, devaient participer à l'effort de guerre – entre autre en construisant leurs propres prisons. Le premier contingent d'Auschwitz est constitué d'une trentaine de criminels allemands que Hoss a fait venir du camp dont il s'occupait précédemment ; c'est eux qui dans un premier temps vont former l'ossature des fameux *kapo*, ça sera eux aussi, par la suite, qui occuperont les plus hauts postes parmi les détenus.

Pendant un an, les différents bâtiments sont progressivement remis en état, et le camp se développe et s'agrandit avec l'arrivée de milliers de prisonniers polonais. La population juive, quant à elle, est regroupée dans des ghettos et soumise à de sévères restrictions.

La priorité d'Hitler, à ce moment-là de la guerre, n'est pas l'extermination des Juifs mais l'invasion de l'URSS. Après ça, il compte regrouper les populations juives et slaves dans les vastes territoires conquis à l'Est, et faire de la Pologne et de l'Ukraine une sorte de Far-East européen réservé aux pionniers allemands. À terme, son objectif est d'assurer un *espace vital* suffisant pour son peuple, et de construire une Europe pacifiée et fédérée autour de l'Allemagne – ce qui sera chose faite, soixante ans plus tard, grâce à la construction de l'Union Européenne.

La construction d'un deuxième camp à proximité d'Auschwitz, au lieu-dit *Birkenau*, commença en octobre 1941. Une photo de ce camp illustre les manuels d'histoire occidentaux : des rails passant sous l'arche et la tour carrée d'un large bâtiment de briques rouges. Destiné initialement à accueillir des prisonniers de guerre soviétiques, le camp de Birkenau ne cessa de s'agrandir et de se développer au cours des trois années suivantes. Il pouvait, au maximum de ses capacités, accueillir plus de cent trente mille personnes sur moins de deux kilomètres carrés. En outre, toujours au maximum de ses capacités, ce camp possédait les infrastructures nécessaires pour gazer et incinérer jusqu'à dix mille personnes par jour.

Vesoul (1)

À la terrasse d'un restaurant, un couple. C'est le soir, et la jeune femme dit au jeune homme qu'elle ne l'aime plus et compte le quitter sous peu.

Le jeune homme n'est pas surpris par cette déclaration :

– T'as un amant ?

– Non.

Voilà trois mois qu'ils ne se touchent plus et quinze jours qu'ils sont en vacances, et il n'a encore jamais senti la jeune femme aussi distante. Ils ont passé une semaine chez un couple d'amis et ont plus ou moins réussi à faire bonne figure : ils dormaient dans le même lit et émettaient même de vagues projets conjugaux.

– Tu veux aller où ?

– Je ne sais pas.

Pour rentrer chez eux, à l'autre bout de la France, ils ont décidé de faire le voyage en plusieurs jours et de flâner en chemin – *en amoureux*, comme ils dirent à leurs amis en quittant leur belle maison provençale. Ils s'arrêtèrent quelques jours en Ardèche, avant de remonter le Rhône jusqu'à Lyon (une nuit), puis la Saône jusqu'aux alentours de Vesoul. C'est à Vesoul, dans un restaurant du centre-ville, qu'a lieu la présente conversation.

Le jeune homme :

– Tu vas retourner chez tes vieux ?

– Je ne sais pas.

– Tu veux garder l'appart' ?

– Et toi ?

– Je m'en fous.

Ils se taisent un moment.

Le serveur s'approche et débarrasse les assiettes :

– Vous voulez un café ?

– Non merci.

– Vous avez du cognac ?

Ils ont du cognac.

– On va arroser ça, dit le jeune homme en regardant le serveur s'éloigner.

– Tu penses à quoi ? demande-t-elle.

– Et toi ?

– Je pense à toi.

– Moi aussi... Moi aussi, je pense à moi.

La jeune femme sourit et s'allume une cigarette. Le jeune homme aussi.

– Tu veux rentrer quand ? demande-t-il.

– Le plus tôt possible.

– Demain ?

– Pourquoi pas...

Le serveur revient avec deux verres et les pose sur la table.

Le jeune homme :

– Alors c'est notre dernière nuit ensemble...

– Je ne sais pas.

– Tu sais rien en fait !

La jeune femme ne relève pas tout de suite ; elle boit une gorgée de liqueur, écrase sa cigarette, puis, doucement :

– Au fond, c'est ça que je te reproche...

– Quoi donc ?

– T'es arrogant avec moi... Tu te crois toujours plus malin que les autres.

C'est au jeune homme cette fois-ci de tarder à répondre. Il regarde sans les voir les autres clients, le serveur qui navigue entre les tables, la carafe d'eau posée devant lui.

– Je suis désolé, dit-il.

– Ça suffit pas toujours d'être désolé...

Quelques jours plus tôt, chez leurs amis, ils ont vu une émission télé consacrée aux couples. À la question : « *Qu'est-ce qui différencie fondamentalement l'homme*

de la femme ? », un invité répondit : « *C'est la boîte à reproches. Une invention typiquement féminine. De dieu vivant vous passez au statut de plus grosse merde de l'humanité. Vous pensiez avoir passé un bon réveillon ou de bonnes vacances avec elle. Eh bien non, il y avait ci, ça, et encore ça qu'elle n'a pas aimé chez vous, mais elle n'a pas osé vous le dire tout de suite, elle a préféré attendre un mois, parfois une année avant de vous le renvoyer à la gueule...* » Le jeune homme lui rappelle cette tirade qui les a bien fait rire sur le moment.

– Les reproches sont parfois justifiés, dit-elle.

– C'est vrai...

Ce n'est pas tant le fond (la menace d'une rupture) qui inquiète le jeune homme, mais plutôt la forme (le ton) employée par la jeune femme pour avancer ses arguments. Elle parle calmement, sans les débordements physiques ou verbaux qui émaillent d'habitude ce genre de discussion.

– Est-ce que je t'ai déjà reproché quoi que ce soit ? demande-t-il.

– Non... Mais c'est normal, sourit-elle, je suis parfaite.

– Avec moi, en tout cas, tu l'as toujours été.

– Je plaisante.

– Pas moi.

Interlude

Hitler n'a pas perdu la guerre parce qu'il était plus méchant que les Alliés, mais à la suite d'erreurs diplomatiques et militaires. Le monde actuel serait différent s'il avait déclenché son offensive contre l'URSS quelques semaines plus tôt, évitant ainsi à son armée de passer un hiver glacial aux portes de Moscou. Dans *Le maître du haut château*, Philip K. Dick décrit ce qu'aurait pu être la société américaine sous occupation allemande et japonaise. En transposant cette situation sur le sol européen, on peut facilement imaginer un continent pacifié, où les populations juives et slaves seraient anéanties ou reléguées aux frontières de l'Empire. On peut même imaginer, après guerre, une industrie allemande florissante, en particulier dans le domaine cinématographique, qui inonderait l'Europe et le monde de ses produits et de ses films, et où les enfants, au lieu de jouer aux cow-boys et aux indiens, joueraient aux SS et aux Juifs, et remplaceraient les chapeaux, colts et autres couronnes de plumes par des uniformes vert-de-gris et des habits rayés.

Vesoul (2)

Leur dernière crise sérieuse remonte à l'hiver dernier – une dispute qui se termina au petit matin et leur valut une pétition indignée des voisins. Cela faisait trois semaines qu'ils ne se touchaient plus et que le jeune homme se heurtait à une résistance acharnée de la jeune femme : il la désirait en permanence, et elle se déroba à chaque fois. Un jour, il en eut marre et décida de faire la grève du désir, c'est-à-dire qu'il ne porta plus sur elle la moindre marque d'attention sexuelle, et qu'il lui parla comme on parle à une amie grosse et laide qui vous ennue un peu. Après quelques jours de ce régime, la jeune femme se fit plus câline, mais l'attitude du jeune homme ne dévia pas : il ignora à son tour les marques d'attention prodiguées par la jeune femme, ce qui fit passablement monter la tension dans l'appartement.

Ce soir-là, la jeune femme se fit plus entreprenante, et plus dangereuse aussi ; le jeune homme ne portait qu'un caleçon, et il la laissa faire quand elle s'agenouilla devant lui alors qu'il préparait une sauce bolognaise. La pipe fut parfaite, bien baveuse, et il banda, évidemment, mais refusa de faire le moindre effort ou de la suivre sur le fauteuil ou dans la chambre à coucher : il sourit, et continua à remuer la sauce en versant de temps à autre du coulis de tomates. La jeune femme se releva, très digne, et il la remercia en hochant la tête, ce qui signa le début des hostilités, et lui valut une gifle comme il n'en avait plus pris depuis six chapitres.

Le concours de casse et d'aboiements qui suivit dura des heures et semblait assourdi par la neige qu'ils voyaient tomber sans discontinuer par la fenêtre ; il culmina lorsque la jeune femme cracha méchamment :

– T'es qu'un pauvre type ! T'es même pas capable de me baiser, et t'es pas foutu...

Elle se tut et sourit.

– Je suis pas foutu de quoi ?

– T'as peur de moi, et c'est ça qui te retient de me frapper ! (Elle avança le visage :) Et ça n'a rien à voir avec ton sens moral ou tes principes à la con ! (Avec rage :) C'est parce que t'es un lâche que t'oses pas me lever la main dessus.

Dire que le jeune homme hésita longtemps serait mentir, et il tapa au visage, dans le seul but de mâter et faire mal. Il tapa aussi en ayant en tête, malgré la colère, deux pensées bien distinctes :

1) qu'il était le plus fort,

2) que l'usage de cette force pouvait lui coûter cher.

La jeune femme évita adroitement le premier coup (comme si la première esquive était prévue dans son scénario), mais les deux gifles suivantes firent mouche et l'envoyèrent au tapis. Après ça, elle se réfugia dans la chambre pour préparer ses valises, et le jeune homme resta debout au milieu du salon en songeant vaguement qu'il n'avait pas fait preuve de lâcheté – au sens où la jeune femme l'entendait.

Ce n'est pas en lui tapant dessus que le jeune homme joua son va-tout (car on ne joue pas son va-tout lorsqu'on est sûr d'avoir l'avantage), mais en lui demandant pardon d'une manière aussi mortifiante que possible, au risque d'aggraver son cas et de se rendre encore plus pitoyable – et plus touchant aussi. Elle sortit de la chambre chaudement vêtue, un sac de sport dans chaque main :

– Je t'appelle dans la semaine.

– Tu vas où ?

– À l'hôtel !

Dans ce cas précis, c'est seulement lorsqu'elle démarra la voiture et qu'il lui courut après, en caleçon, qu'il joua son va-tout. Elle accéléra et disparut au détour d'un virage, le laissant à nouveau seul, pieds nus dans la neige.

Une mère qui ramène son fils imprudent à la maison – voilà ce que pense le jeune homme, sans oser le dire, quand ils évoquent à nouveau cette histoire, à Vesoul, et qu'elle lui dit :

– Tu sais à quoi j'ai pensé quand je t'ai vu dans le rétroviseur ?

Il n'en sait rien – elle a fait demi-tour au bout de cinq minutes et il s'est assis à coté d'elle, mortifié mais heureux, pour faire les quelques dizaines de mètres qui les séparaient du parking.

– Aux photos de déportés qu'on voit dans les livres d'histoire. Il y en a une où on voit un pauvre gars, tout maigre et tout voûté, qui regarde l'objectif... Tu vois qu'il a froid, il est torse nu et croise les bras, comme ça (*elle se voûte et croise les bras sur sa poitrine*), et tu vois dans ses yeux qu'il n'est pas sûr d'être encore en vie dans l'heure qui suit. C'est à cet homme-là que tu m'as fait penser... Un tableau de la peur, mais de la peur silencieuse... Et moi aussi j'avais peur...

Le lendemain, ils décident de ne pas rentrer tout de suite. Ils ont loué une chambre avec balcon qui donne sur un jardinet et une fontaine. Leur nuit a été calme,

et pourtant ils ont peu dormi, et peu parlé aussi. La jeune femme est assise sur le balcon ; elle prend le soleil et étend ses jambes. Le jeune homme se tient derrière elle, couché sur le lit, et fume une cigarette en la regardant. Une brochure touristique traîne par terre. Elle demande :

– T'es déjà allé à Besançon ?

– Je connais pas.

– Moi non plus... On va y manger ?

– Pourquoi pas... (Doucement, il ajoute :) T'as plus envie qu'on se quitte ?

Elle se tourne complètement vers lui. Une collégienne, songe-t-il en la voyant rougir, une collégienne de trente ans.

Il dit :

– *C'est entre tes jambes que j'ai passé les plus beaux moments de ma vie.*

– Je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime.

Elle baisse les yeux :

– *Et j'aime bien quand tu me violes...*

Autour des chambres à gaz (3)

Fin 1943, le concepteur d'Auschwitz, Rudolf Hoss, fut soupçonné de corruption à la suite d'une enquête interne à la SS. Dans la mentalité d'Himmler, le meurtre est une faute moins grave (et donc moins honteuse) que la corruption, c'est pourquoi il mit tout en œuvre, après avoir ordonné cette enquête, pour étouffer l'affaire et procéder à un remaniement. Sous couvert de promotion, Hoss fut muté à l'inspection générale des camps, dans la banlieue berlinoise.

Sa dernière contribution à Auschwitz (avant son retour précipité quelques mois plus tard) fut la construction d'un bordel. Cet établissement, réservé uniquement aux SS et à quelques détenus privilégiés, était doté de six chambres individuelles et confortables, et fonctionna jusqu'à l'évacuation du camp, en janvier 45. Son accès était soumis à un examen médical, et les *dames*, choisies parmi des volontaires du camp des femmes de Birkenau, jouissaient d'un statut privilégié. La seule position autorisée était celle du missionnaire, et chaque porte était équipée d'un judas afin de vérifier (mon œil !) la bonne observance du règlement.

Sans être cachée, l'histoire de ce bordel est peu connue et rarement abordée. Les témoins, hommes ou femmes, ont toujours été très discrets à ce sujet, et plus rien dans le camp n'indique qu'un tel endroit ait jamais existé : pas une plaque, pas un mot dans les brochures d'accueil ou de la part des guides – alors que c'est le premier bâtiment qu'on aborde en passant sous le fameux portail en fer forgé (en photo lui aussi dans tous les manuels scolaires) où est inscrit *Arbeit macht frei*.

Heinz Thilo était médecin à Auschwitz. À ce titre, il participa aux gigantesques sélections opérées sur les déportés juifs à leur descente du train. Son travail consistait à choisir, parmi les centaines de personnes débarquées (en rang par cinq – hommes d'un côté, femmes et enfants de l'autre), ceux et celles qui étaient suffisamment jeunes et costauds pour travailler, et ceux qui devaient mourir. Il fut le premier à surnommer Auschwitz « l'anus du monde ».

Par cette métaphore, très juste, il désignait deux réalités distinctes et indissociables du camp :

– d'une part, un lieu où étaient drainées, puis évacuées toutes les personnes que le régime nazi considérait comme des déchets et voulait supprimer – le terme d'évacuation, dans leur jargon, signifiait la déportation et le meurtre des populations juives ;

– et d'autre part, il désignait l'intimité même du régime, son recoin le plus secret, le plus mystérieux, le plus honteux – le plus fascinant aussi.

Jusqu'en 1943, l'usine de mort la plus efficace n'était pas Auschwitz mais Treblinka, un petit camp perdu et isolé au milieu des forêts polonaises. À la différence d'Auschwitz, qui ne fut pas seulement un lieu d'extermination, mais aussi le centre d'un immense complexe concentrationnaire (avec usines, camps annexes, fermes expérimentales et colons allemands), Treblinka ne fut jamais rien d'autre qu'un lieu de mise à mort vite construit et vite démonté – comme Belzec, Chelmno et Sobibor.

Les évasions massives et spectaculaires survenues à Treblinka et Sobibor, en août et octobre 43, convainquirent Himmler de centraliser toute l'action d'extermination et de fermer ces petits camps au profit d'Auschwitz, où de telles évasions étaient impossibles.

Le retour de Hoss, en mai 44, coïncida avec l'évacuation des Juifs hongrois. Devant l'ampleur de la tâche, son expérience du terrain et ses talents d'organisateur

l'emportèrent finalement, dans l'esprit d'Himmler, sur sa supposée corruption. Il organisa ainsi, sur le site de Birkenau, le massacre et la crémation de trois cent mille personnes en moins de trois mois – ce qui fait aujourd'hui de cet endroit le plus grand cimetière du monde.

Aujourd'hui, la visite de ce cimetière est gratuite, et finalement assez plaisante. Comme dans tout lieu touristique, on croise des Japonais et des tourniquets de cartes postales, mais aussi, et c'est ce qui fait l'originalité du lieu, beaucoup d'Israéliens. Ces derniers, facilement reconnaissables au drapeau qu'ils portent en cape, se déplacent par groupe de vingt ou trente individus et entonnent régulièrement des chants religieux ou patriotiques – ce qui, de loin, donne à leur procession un air de colonie de vacances (une colonie de vacances où personne ne rigole). Il s'agit en fait de lycéens en voyage scolaire ; on les croise au détour d'un block ou d'un bosquet, écoutant sagement leurs profs, ou fumant une clope en cachette.

Épilogue

C'est entre tes jambes que j'ai passé les plus beaux moments de ma vie.

Ce n'était pas là des paroles en l'air de la part du jeune homme, qui aimait plus que tout s'exciter au désir progressif de la jeune femme, et fureter entre ses cuisses et ses fesses en y alternant bisous, léchouilles, succions, morsures, et léchouilles encore comme on lèche une glace savoureuse jusqu'à ce que madame accepte, toute frémissante, l'hommage des doigts puis de la bite à monsieur.

Avec le temps, il trouva un plaisir tout particulier à s'attarder sur l'anus de la jeune femme, à le stimuler tant et si bien qu'à la fin il lui suffisait de simplement y souffler dessus pour le voir s'ouvrir, comme une fleur au soleil – ou une pupille dans l'obscurité.

Et j'aime bien quand tu me violes...

C'était là des paroles que le jeune homme avait saisi comme une vérité révélée et absolue, une vérité qui au fond l'arrangeait bien lorsqu'il se heurtait au refus de la jeune femme. Néanmoins, dans ces conditions, il ne pouvait jamais accéder à son trou du cul autrement qu'avec la langue. La seule fois où il essaya d'y glisser la bite, en douceur pourtant, il passa à deux doigts de l'émasculaton, et son gland garda des traces d'ongles pendant plusieurs jours. Après ça, il n'y eut plus jamais de viols, ni par devant ni par derrière.